

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 18 (1896)
Heft: 12

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XVIII

N° 12

DÉCEMBRE 1896

CAUSERIE

Les nouveaux abonnés peuvent obtenir dès maintenant les douze livraisons de 1896 au prix des années écoulées (Suisse fr. 2.25, Union postale, fr. 2.70).

Les abonnés de Suisse qui n'auront pas renouvelé eux-mêmes leur abonnement recevront le numéro de fin janvier 1897 accompagné de notre remboursement (fr. 4.25 pour les simples abonnés et fr. 3.25 pour les membres de la Société Romande). Ceux qui ne désirent pas continuer à recevoir le journal nous obligeront en nous prévenant par carte postale.

Les abonnés de l'étranger sont priés de nous faire parvenir le renouvellement de leur souscription en un mandat postal international ou de refuser la livraison de fin janvier s'ils renoncent à l'abonnement; le montant ne pouvant être pris en remboursement, il est nécessaire que nous sachions si l'envoi du journal doit être continué.

Les sociétés qui n'ont pas encore envoyé leurs listes d'abonnements nous rendront service en le faisant sans retard.

Comme d'habitude à cette époque de l'année, nous réclamons l'indulgence de nos correspondants, ne pouvant répondre à la fois à toutes les demandes de renseignements qui affluent à l'occasion des renouvellements de souscription.

M. A. Dufey, notre compatriote établi au Chili, nous informe qu'il vient de se fonder là-bas, avec son concours, une société qui compte déjà une trentaine de membres, ses élèves pour la plupart. Elle s'appelle Sociedad de Apicultura de la Frontera et a son siège à Victoria. Son président est M. Estéban Carmine et son vice-président M. Dufey. Ses statuts sont ceux de notre Société romande, sauf quelques légères modifications, et ses méthodes seront celles adoptées chez nous, c'est donc un peu notre enfant, et aussi celui de M. Ch. Dadant, comme M. Dufey ne manque pas de le reconnaître.

LETTRES DE FRANÇOIS HUBER

à M^{lle} Elisa de Portes

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE

Provisions de voyage des Essaims ⁽¹⁾

Lausanne, 24 août 1831(?).

Vous serez étonnée, ma chère amie, du peu de mots dont je vais avoir besoin pour vous faire connaître la découverte dont j'ai à vous entretenir ; vous me pardonnerez sûrement de ne point en employer d'inutiles. Vous acquerrez sans peine une belle, une satisfaisante idée et parfaitement consonnante avec celles que vous avez déjà sur la police ou sur les règles que la sagesse et la bonté divine ont donnés à ces êtres que vous aimez et dont ils ne peuvent point s'écarter ; et ce qui est plus étonnant encore c'est de les voir y revenir quand ils s'en sont écartés. Je vous ai fait voir dans le chapitre qui précède la reine uniquement occupée d'un seul objet, l'inquiétude que lui inspirent ses jeunes rivales et qui ne lui laisse d'autre désir que celui de quitter son habitation, mais elle ne veut pas se séparer d'un peuple qui n'est composé que de ses enfants. Voyez-la parcourir comme en délire toutes les parties de la ruche, passer sur le corps de ses compagnes, les toucher, les frapper de ses antennes et leur faire entendre ce qu'elle ne peut leur exprimer autrement, sa volonté de partir et l'ordre de la suivre. On ne sauroit douter que cet ordre, cette volonté ne soient entendus, car l'obéissance est immédiate ; elle fait partager son agitation à toute la peuplade. Au trouble qui la suit partout, vous connoissez qu'elle a aussi passé par là ; quand il est à son comble elle se précipite vers la porte de sa ruche et en sort quelquefois seule et comme si elle ne s'embarrassoit point d'être ou de n'être pas suivie. Les portes sont souvent trop étroites pour que celles qui se présentent puissent y passer en même temps ; elles doivent attendre que cela soit possible, mais la reine qui les attend ne tarde pas, à son tour, à se réunir à elles et à prendre le vol. Voilà tout ce que je savais quand je fis imprimer mes Lettres sur les Essaims. Le 15 mai 1816, j'avais seize ruches, fortes, bien peuplées et dont les reines étoient toutes âgées d'un an ; elles étoient donc prêtes à jeter leurs essaims. Je les fis surveiller exactement pour ne pas perdre l'occasion de revoir des faits aussi singuliers que ceux que je viens de vous raconter et dont personne n'avoit parlé. Je n'espérois pas qu'il s'en présentât de nouveaux, mais je me trompois, vous allez le voir. Le charivari que nous entendîmes tout autour de nous nous

(1) Ce sujet a déjà été traité avec moins de détails dans la troisième lettre. — *Réd.*

apprit qu'il y avoit des essaims en l'air dans mon voisinage. Nous nous rendîmes bien vite dans mon jardin pour ne pas perdre ceux qui sortiroient de nos propres ruches. Au bout d'un quart d'heure d'attente il en sortit un, lequel, au bourdonnement que nous entendîmes, nous parut devoir être nombreux. Sa reine rentra deux ou trois fois chez elle (comme si elle avoit oublié quelque chose), mais elle ne put y pénétrer à cause de l'obstruction de la porte par le grand nombre de mâles et d'ouvrières qui vouloient aussi s'échapper et se réunir aux abeilles de l'essaim, qui étoient déjà dehors de la ruche et avoient précédé la reine. Nous en agrandîmes l'entrée pour la leur faciliter : elles sortirent alors avec l'impétuosité d'un torrent. Curieux de savoir ce qui se passoit au dedans de cette ruche pendant que l'essaim s'en échappoit, nous ouvrîmes le volet qui nous empêchoit de voir le dernier rayon. En appliquant la main sur le verre, nous le trouvâmes d'une chaleur extraordinaire ; elle étoit causée par l'affluence des abeilles qui couvroient presque entièrement ce dernier rayon et par l'agitation qui régnoit au milieu d'elles. Comme elles présentoient toutes leur dos nous ne pouvions pas bien distinguer ce qu'elles fesoient là ; il fallut les forcer à quitter la place en les frottant doucement avec une branche feuillée, ou bien en approchant du verre une bougie allumée dont la chaleur les obligeât à s'éloigner ; ces expédients réussirent, nous vîmes à notre grande satisfaction et avec surprise que les cellules qui étoient fermées le matin et entièrement pleines de miel, venoient d'être ouvertes et que le miel avoit été enlevé. Je ne vous peindrai pas le plaisir que nous fit ce premier aperçu ; vous connoissez mes sentiments, c'étoit du salut des abeilles dont je venois de m'assurer et du soin providentiel dont ce petit peuple étoit toujours l'objet heureux. Sans cela, sans la *prévoyance* ou plutôt l'*étonnante présence d'esprit* des abeilles, qui font toujours en temps utile tout ce qu'elles ont à faire, qu'alloit devenir le nouvel essaim, sorti d'une ruche bien pourvue et confiné dans une demeure dépourvue de tout ? Que lui arriveroit-il si le mauvais temps l'eût surpris dès son entrée dans sa nouvelle habitation et l'eût empêché d'en sortir pendant les premiers jours de son établissement ? L'impossibilité de faire aucune récolte l'auroit privé du miel dont il ne pouvoit se passer pour se nourrir et sans lequel il ne pouvoit ni produire de la cire, ni construire les alvéoles où devoient être déposés les œufs de la reine. Vous venez de voir comment il y avoit été pourvu.

Cette observation ne tarda pas à se confirmer : une autre ruche à peu près dans le même cas, et dont l'essaim étoit presque au moment de s'échapper, nous montra aussi son dernier rayon couvert d'abeilles qui se pressoient d'enlever le miel des alvéoles à peine entr'ouverts. Comme elles étoient moins serrées que celles qui m'a-

voient montré le même fait, nous ne fûmes point obligés de les chasser pour mieux voir leurs opérations ; pendant trois à quatre minutes qu'elles restèrent encore dans la ruche et sous nos yeux, elles ne firent autre chose que ce que nous avions déjà vu. Leur empressement à se gorger de miel étoit évident, mais la célérité qu'elles mettoient dans ce travail prouvoit que le besoin et le désir de se joindre aux abeilles émigrantes les occupoient également.

Le matin du même jour et les précédents nous avions vu le miel comme éparpillé dans toutes les parties de cette ruche ; il paroissait donc qu'elles l'avoient déplacé en dernier lieu pour le mettre à l'abri des pillardes, ou peut-être avoient-elles voulu le réunir au fond de la ruche pour qu'il fût plus à la portée des ouvrières au moment prévu du départ de l'essaim (cette dernière supposition me paroît la plus vraisemblable). Je ne m'en tins cependant pas à cette première observation ; le fait étoit si neuf, si important dans la police économique des abeilles, il intéressoit tellement leurs cultivateurs qu'il falloit le revoir bien souvent pour y donner toute notre confiance. Ce fut donc l'objet de mes études pendant les années qui suivirent cette découverte. Je me crois à présent en droit de vous assurer que les choses se passent comme je viens de vous le dire.

L'agitation de la reine, communiquée à toute la peuplade, devoit donc aboutir à lui faire partager l'envie de fuir dont elle étoit elle-même possédée, mais partir à vide c'eût été courir à une ruine infaillible. Tel n'étoit pas le but que se proposoit la Nature, le sien étoit plus paternel. Elles avoient reçu l'ordre précis de ne jamais essaimer sans emporter avec elles dans leurs nouvelles habitations le miel nécessaire à leur subsistance et qui peut seul les mettre en état de construire de nouveaux rayons, qui serviront de berceaux à la nouvelle génération ou de magasin propre à contenir ou à conserver leur récolte.

Vous voudrez peut-être voir tout cela par vous-même, ma chère fille, les expériences que j'ai publiées dans mon mémoire qui traite de l'origine de la cire vous mettront sur la voie et je vous conseille de repasser tout cela. Je suppose que vous allez renfermer tout un essaim dans une ruche vitrée ; vous n'aurez fait que ce que font les abeilles elles-mêmes quand, obéissant à leur instinct, elles quittent leur ruche natale et vont chercher à leurs périls et risques, et quelquefois assez loin du point de départ, un nouveau domicile. Continuez à les imiter ; vous venez de voir qu'elles ne partent point à la légère et sans emporter avec elles ce qui peut leur être nécessaire. Que votre essaim trouve donc à son entrée dans sa nouvelle demeure une bonne dose de miel et un peu d'eau dans une éponge, quelques onces ; mettez dès à présent cette peuplade dans le cas d'un essaim naturel qui est surpris par le mauvais temps au moment de son entrée dans sa

nouvelle ruche et dont les ouvrières, retenues chez elles par la pluie, ne peuvent faire aucune récolte sur les fleurs, situation que vous imitez parfaitement en renfermant les abeilles chez elles, de manière, cependant, que l'air puisse y pénétrer. Le soir du premier jour de leur captivité, les vitrages de votre ruche vous permettront de voir l'essaim suspendu dans sa partie supérieure et fort tranquille en apparence ; l'intérieur du massif formé par les chaînes ou les guirlandes d'ouvrières suspendues à la voûte vous sera caché et vous n'apercevrez point ce qui se passe au dedans, mais vous verrez très distinctement le rideau qui environne, c'est-à-dire qui enveloppe ce massif, et qui, composé d'ouvrières jointes les unes aux autres par les crochets de leurs pieds, l'entourent d'un voile ou d'une tenture mobile. L'essaim naturel et l'artificiel comparés vous offriraient le même tableau. Votre oreille, appliquée tour à tour sur les verres des deux ruches vous feroit entendre un bruit ou une espèce de claquement produit par les dents des ouvrières occupées des travaux préparatoires de leur architecture, travaux auxquels elles ne peuvent se livrer que sur la cire elle-même.

Le procédé que vous avez suivi dans votre expérience vous a mené aux mêmes résultats auxquels sont arrivées les abeilles de l'essaim naturel et je puis vous féliciter d'avoir aussi bien opéré que la nature elle-même.

D'autres épreuves faites dans le même temps m'apprirent que le pollen fournissoit aux abeilles le seul aliment qui convient à leurs petits. Le miel et le sucre, employés sans mélange avec la poussière des étamines, ne leur conviennent pas. J'ai toujours vu périr ceux de ces petits que j'avois essayé de réduire à cet unique aliment. Leur mort étoit toujours suivie de la désertion des abeilles.

Mes nouvelles épreuves confirment pleinement les précédentes, les essaims naturels produisent la cire par le moyen du miel que leur fournissent les fleurs, comme les essaims que je puis appeler artificiels en produisent par le même moyen ou par celui du miel que je leur fournis moi-même ; jusqu'ici, je n'ai vu aucune différence entre le résultat des deux épreuves. Les essaims naturels qui me valurent la découverte dont il est ici question me firent voir tout ce que la nature avoit fait pour leur conservation.

L'APICULTURE PASTORALE

On pratique généralement peu l'apiculture pastorale, je n'en donnerai pour preuve que le silence que gardent à propos de cette pratique les diverses revues apicoles, qui bien rarement contiennent un article s'y rapportant.

Cependant tous nos maîtres en apiculture conseillent à ceux qui le peuvent sans trop de difficulté de transporter au commencement de l'été un certain nombre de colonies à la montagne, pour qu'elles profitent de la miellée que fournissent les fleurs des hauts paturages.

Il ne paraît pas que beaucoup d'apiculteurs suivent ce conseil et les raisons de cette indifférence sont assez malaisées à déterminer. Sans parler des nombreux apiculteurs qui sont pour une raison ou pour une autre dans l'impossibilité de le faire, il faut bien reconnaître que beaucoup reculent devant les difficultés et le surcroît de travail important que nécessiterait de leur part le transport de leurs colonies à la montagne. D'autres, plus favorisés, n'ont pas besoin d'aller chercher une seconde miellée, car dans beaucoup de contrées, celles où le sarrasin est cultivé, par exemple, il y a une importante miellée de fin d'été et l'on comprend que l'apiculteur n'éprouve pas le besoin d'aller chercher au loin ce qu'il a chez lui.

Quoi qu'il en soit, on est obligé de reconnaître que l'apiculture pastorale n'est pratiquée que dans des proportions infimes, si l'on considère le développement considérable que prend chaque jour la culture des abeilles, et l'on est étonné de cette espèce de négligence quand on se donne la peine de réfléchir aux avantages que notre apiculture intensive pourrait en retirer.

Je suis de ceux qui l'ont expérimentée sérieusement, car voici quatre années consécutives que je transporte, au commencement de l'été, toutes mes colonies à la montagne, et je suis heureux d'ajouter que si j'étais obligé d'y renoncer, outre la perte sérieuse que je subirais, j'éprouverais certainement beaucoup moins de plaisir à cultiver les abeilles.

Cette séparation de quelques mois ravive l'intérêt que je porte à mes bestioles et chaque fois que je vais leur rendre visite j'éprouve à les revoir une véritable satisfaction.

Ceci évidemment est une considération un peu poétique et personnelle, aussi je reconnais volontiers que s'il n'y avait que cet avantage ce serait vraiment trop peu. Mais l'apiculture pastorale, outre les satisfactions intimes et poétiques qu'elle procure, offre des avantages plus solides et plus palpables; le côté lucratif et pécuniaire, qui seul en fait une opération sérieuse, peut y être envisagé avec la rigueur que l'on doit apporter à l'examen d'une question d'argent.

Je vais d'ailleurs essayer d'en exposer et les avantages et les difficultés.

Parmi les avantages il faut placer en premier lieu le résultat principal, qui même pour beaucoup peut être le seul. Je veux parler de l'augmentation importante de récolte dont bénéficient les colonies que l'on transporte à la montagne.

C'est un fait trop connu pour être encore répété que pendant l'été les abeilles ne récoltent, la majeure partie du temps, qu'à peine ce qui est nécessaire à leurs besoins journaliers. Il est loin d'en être ainsi dans la haute montagne, où les fleurs ne commencent à s'épanouir qu'après l'époque de la fenaison dans la plaine et durent ou se renouvellent tout l'été.

Cette augmentation de récolte peut être considérable et en ce qui me concerne j'ai eu cette année, où la récolte a été partout plus que médiocre, une colonie qui m'a rempli à la montagne trois caisses de 28 sections chacune.

Je ne m'appesantirai pas sur la qualité de cette récolte, parce qu'il est presque impossible de la faire valoir pour la vente de ce miel, mais pour un amateur il ne peut y avoir aucune comparaison entre le miel de montagne si blanc, si suavement et si discrètement parfumé, et l'horreur qui circule trop souvent dans le commerce sous le nom de miel.

La vente de ce supplément de récolte est évidemment le bénéfice principal que fournit l'apiculture pastorale; ce bénéfice sera toujours de nature à payer largement les peines de l'apiculteur, mais celui qui fera le compte des ruchées nécessaires, des essaims sans provisions que lui aura sauvés cette seconde miellée, des mois de nourriture qu'elle lui aura épargnés, trouvera en fin de compte un total assez élevé.

Mais en dehors de cela un apiculteur intelligent peut tirer de cette seconde récolte d'autres avantages qui la rendront doublement rémunératrice. Sans parler de ceux qui se contenteront d'obtenir la plus grande quantité de miel possible et de le vendre tel que, il y en a d'autres qui combineront des opérations basées sur la miellée principale et sur la miellée de montagne et obtiendront des bénéfices autrement importants. Les éleveurs de reines et d'essaims destinés à la vente, par exemple, ont dans cette miellée d'été une mine que les habiles exploiteront avec grand profit. Ce sera de la spéculation évidemment, dont les conditions de réussite dépendront d'une foule de circonstances et surtout de l'habileté plus ou moins grande de l'apiculteur qui les tentera. Il serait téméraire de ma part d'en vouloir donner toutes les formules, car il y a mille et mille manières de profiter d'une miellée et les diverses combinaisons à l'aide desquelles on force l'instinct des abeilles peuvent varier à l'infini.

Il me reste à traiter la pratique même du transport des ruches à la montagne, qui constitue la grosse difficulté de l'entreprise.

Il est une condition essentielle de réussite pour ce transport, c'est d'avoir des ruches spécialement aménagées pour des déplacements fréquents. Comme le dit M. Bertrand, dans sa brochure sur la construction de la ruche Dadant-Modifiée, il y a bien des manières de construire une ruche d'un système donné, il est en tous cas bien certain qu'une ruche qui est destinée à ne jamais sortir du rucher n'a pas besoin des mêmes perfectionnements qu'une autre destinée à être déplacée. Certes toute ruche est transportable, mais quand on en a beaucoup il y a une grande différence de commodité entre le transport de colonies auxquelles il faut un quart d'heure de travail à chacune pour la mettre en état de supporter le voyage et d'autres auxquelles il ne faut que deux minutes. En tous cas on aura toujours plus d'accidents avec des ruches dans la construction desquelles on n'aura pas prévu la nécessité de transports nombreux qu'avec d'autres spécialement aménagées pour rendre ces transports commodes et sûrs.

La question de rapidité dans l'apprêt des colonies pour le voyage est très importante, comme nous allons le voir. On ne peut en effet, faire ces transports que pendant la nuit; on ne peut même commencer à fermer les ruches qu'une fois que toutes ou presque toutes les butineuses sont rentrées, ce qui n'a lieu qu'à la nuit. Or à cette époque les nuits sont courtes et si l'on songe qu'il faut apprêter les ruches, les charger sur des charrettes, les transporter, les décharger, les mettre en place et les ouvrir avant le jour et assez

tôt pour qu'elles aient le temps de se remettre des émotions du voyage avant le lever du soleil, on verra que chaque instant est précieux et que la rapidité est une condition essentielle de succès.

Sans vouloir me poser comme modèle, je me permets d'exposer ma manière de procéder.

Mes ruches sont faites de façon que toutes les différentes pièces s'emboîtent exactement entre elles, des crochets les retiennent assemblées. Au lieu de clouer la toile métallique destinée à faciliter l'aération pendant le voyage, sur le dessus de la ruche, ce qui, à la longue, finit par endommager sérieusement celle-ci, j'ai tendu cette toile métallique à demeure sur un châssis qui s'emboîte à volonté sur la chambre à couvain ou sur le casier à sections et est maintenu par des crochets. La fermeture d'entrée est la même que celle que propose M. Bertrand dans sa brochure sur la construction de la Dadant-Modifiée.

Le jour du transport arrivé, je procède pendant la journée à toutes les opérations nécessitées par ce transport autres que la fermeture de l'entrée, telles que vérification des crochets, mise en place des châssis à toile métallique. Comme l'air qui pénètre par la toile métallique inquiéterait sûrement les abeilles, je laisse sur celle-ci la toile peinte qui recouvre le dessus des cadres et au besoin je mets encore le chapiteau par dessus. Les abeilles ne voyant pas de jour et ne sentant pas d'air ne se soucient pas de ce léger changement et font comme à l'ordinaire.

Dès que la nuit est venue, ce qui a lieu vers 7 h. et demie du soir à cette époque, presque toutes les abeilles étant rentrées, je ferme l'entrée en poussant la plaque de fer-blanc, que je consolide à l'aide d'une pointe; j'enlève ensuite le chapiteau et la toile peinte, que j'avais laissés sur le châssis à toile métallique et ma ruche est prête à être transportée. L'opération ne dure pas plus de deux minutes à chaque ruche, un seul homme peut ainsi apprêter cinquante colonies en une heure trois quarts au maximum. Pendant ce temps deux autres hommes prennent les ruches à mesure qu'elles sont prêtes et les portent à pied de charrette. A dix heures du soir le chargement est terminé et prêt à se mettre en route. On conviendra qu'étant donné que le travail n'a pu être commencé avant sept heures et demie, il ne faut pas s'endormir pour charger cinquante ruches sur des charrettes et être prêt à partir en deux heures et demie, et cela avec trois hommes seulement. Je crois qu'il serait bien difficile d'arriver à ce résultat avec des ruches qui ne sont pas spécialement aménagées pour pouvoir être apprêtées en un tour de main.

Il me faut de trois heures et demie à quatre heures pour faire le voyage. C'est donc vers deux heures du matin qu'on arrive à l'emplacement d'été. Une heure et demie après, mes cinquante ruches sont en place, leur entrée ouverte. On ne peut tout de suite enlever le châssis à toile métallique pour le remplacer par la toile peinte, à cause de la trop grande animation des abeilles. On se contente de mettre cette toile sur le châssis à toile métallique, avec le chapiteau dessus.

Dès l'ouverture de l'entrée, les abeilles sortent en masse, mais sans voler, et inondent la planche de devant de la ruche, puis se mettent à ventiler énergiquement l'intérieur de leur ruche, qui s'est plus ou moins échauffé.

C'est alors environ trois heures et demie ou quatre heures du matin ; tout a été mené aussi rondement que possible et cependant il fait presque jour. Les abeilles ont tout juste le temps de se calmer avant le lever du soleil.

Vers huit heures du matin les abeilles sont redevenues tranquilles et se sont mises au travail avec un enthousiasme qu'elles manifestent par des sarabandes effrénées.

On peut à ce moment enlever le châssis à toile métallique et le remplacer par la toile peinte ; les abeilles, toutes à leur récolte, laisseront faire cette opération sans montrer la moindre irritation. Dès lors tout est en place et l'heureux apiculteur peut supputer en rêve les beaux rayons que se mettent à lui construire ses abeilles ; il n'a plus qu'à les laisser travailler.

Il m'est rarement arrivé d'accident en m'y prenant de cette façon et je dois reconnaître que chaque fois que j'ai eu à déplorer quelque chose de fâcheux ça a toujours été faute d'avoir suivi les règles généralement admises pour ces transports. L'important est de donner beaucoup d'air aux ruches : elles peuvent alors supporter sans en souffrir des chocs assez violents, alors que quand elles manquent d'air on risque d'anéantir toutes ses colonies.

Une précaution que l'on doit également prendre consiste à ranger ses colonies à leur nouvel emplacement dans le même ordre, autant que faire se peut, que celui où elles sont à leur rucher. Faute d'avoir pris cette précaution il m'est arrivé une année que, les abeilles ne retrouvant plus leurs ruches, il y a eu quelques jours de bataille. Beaucoup de colonies du milieu (j'avais eu l'imprudence de mettre mes colonies en une seule ligne alors que chez moi elles sont sur trois rangs) se sont dépeuplées au profit des colonies des extrémités, qui regorgeaient d'abeilles.

Gap (Htes-Alpes), le 28 novembre 1896.

Marius CRÉVOLIN.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

Janvier

Quand même les abeilles, mises en hivernage dans de bonnes conditions, ne demandent que peu de soins pendant ce mois, il est cependant bon de leur faire une visite de temps en temps, recommandation inutile, du reste, pour ceux qui ont le feu sacré. Vous vous apercevrez bien vite que cette surveillance n'est pas de trop ; tantôt vous trouverez l'entrée d'une ruche obstruée de cadavres, tantôt ce seront les souris ou les oiseaux qui troublent la tranquillité de vos abeilles, tantôt c'est la méchanceté d'un voisin qui assouvit sa haine contre vous sur une pauvre colonie. L'autre jour un de nos voisins vint nous prier de l'aider à sortir une ruche Dadant du ruisseau des Sagnes, où un mécréant l'avait lancée du haut d'un talus de 10 mètres ! Combien de temps avait-elle été couchée dans l'eau, nous n'en savons rien ; mais nous fûmes fort étonnés de ne pas trouver toutes ces pauvres petites bêtes noyées.

Déjà au milieu de janvier, l'an dernier, on avait arraché à cette même ruche toit et matelas, et dans cet état elle avait passé une nuit de 15 degrés de froid ! Malgré cela elle a prospéré et au mois d'août elle a donné une quinzaine de kilos de miel. Vraiment elles sont endurantes, nos braves abeilles !

Malgré le peu d'activité qui règne dans nos colonies en hiver, les abeilles absorbent par leur respiration une quantité considérable d'oxygène et l'air des ruches a besoin d'être renouvelé. Par un grand froid il s'établit, même par un trou de vol très petit, un échange entre l'air de dehors et celui de dedans, à cause de l'inégalité de température, mais si le temps est doux et humide comme c'est le cas cet hiver, au moins jusqu'à présent, cet échange, nécessaire au bien-être des abeilles, se fait difficilement et il est absolument nécessaire d'ouvrir l'entrée de la ruche dans toute sa largeur, en conservant, cela va sans dire, la hauteur à 6 ou 7 millimètres.

Vous complétez votre matériel pendant ce mois ; en faisant vos acquisitions gardez-vous bien de ces innovations qui n'ont pas encore fait leurs preuves ! Tout inventeur d'un nouveau système prône naturellement le sien comme le meilleur et si le débutant écoute ses conseils, il s'expose à s'apercevoir trop tard que le système ne vaut rien. Des expériences de ce genre doivent être faites par des hommes compétents et non par des novices. Nous avons des systèmes approuvés par ceux qui sont nos maîtres : choisissez la Layens si vous avez peu de temps à votre disposition : donnez la préférence à la Dadant-Blatt si, par une culture intensive, vous voulez obtenir un maximum de rendement, et vous vous en trouverez bien.

Tel débutant est épouvanté quand il voit la quantité d'outils que les prix-courants de nos fabricants offrent et il se dit : « il me faut une fortune pour me procurer tout cela ! » Qu'il se tranquillise, le plus grand nombre de ces articles n'est pas absolument nécessaire. On peut exploiter convenablement un rucher sans apifuge ni apifol, sans trappe à bourdons ni tôle perforée, sans gants d'apiculteur ni brosse, sans chevalet à désoperculer ni presse à miel, sans entonnoir ni pulvérisateur, sans pipes ni cages à reines compliquées, voire même sans glossomètre. Tous ces objets peuvent avoir leur utilité, ne fut-ce que pour alléger le porte-monnaie de l'apiculteur, et celui qui a assez d'argent peut se les procurer, mais un autre ira tout aussi bien sans ces articles de mode. Le fameux Dzierzon a soigné pendant des années des centaines de ruches en n'employant uniquement que son couteau de poche et un morceau de bois pourri allumé. Ce n'est pas le nombre des instruments qui fait le bon apiculteur, mais l'étude approfondie d'un bon livre et une bonne pratique.

Et maintenant que nous allons entrer dans une nouvelle année, je souhaite à nos chères abeilles une saison plus propice que la dernière,

beaucoup de soleil et beaucoup de fleurs ; à mes chers collègues une abondante récolte, au risque même de leur causer des embarras pour la caser, et à nos aimables clients un goût toujours plus prononcé pour les douceurs que nous serons trop heureux de leur céder.

Belmont, fin décembre 1896.

ULR. GUBLER.

RUCHER DANS LE DOUBS

Le pour et le contre de la méthode Wells

M. l'abbé Boussard nous a envoyé une photographie de son rucher en l'accompagnant d'une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

Les deux tiers de mes ruches sont des Dadant-Blatt, système Wells.

A droite, en avant, les trois toits plats sont des ruchettes d'élevage, pouvant contenir cinq reines chacune. Les séparations perforées sont les mêmes que celles de la ruche Wells : elles sont mobiles et tiennent exactement la place d'un cadre, de sorte que la ruchette est transformable à volonté en une ruche Dadant de 14 cadres. Elle a trois trous de vol en avant, et un de chaque côté.

Au milieu, la ruche surélevée comme un clocher, est une ruche Gariel, surmontée de sept hausses, contenant chacune 16 cadres. Ces cadres viennent de passer à l'extracteur, et les abeilles les nettoient.

Au fond, à gauche, plusieurs ruches jumelles ont également cent cadres de hausses à lécher. Les entrées sont peintes de couleurs différentes et chaque ruche est marquée d'un numéro qui se déchiffre très bien à la loupe sur la photographie.

Comme vous le dites fort bien, le système Wells demande une surveillance spéciale, et présente toujours quelques succès. À mon humble avis, ce que je trouve de plus assujettissant, c'est, au printemps, de veiller au développement égal et simultané des deux colonies. En général deux reines jeunes donnent une population couvrant en même temps les 24 cadres du nid à couvain. Si une des deux colonies se trouve en retard, on l'aide et l'égalise avec quelques cadres de couvain operculé pris à une ruche considérée comme non valeur pour la récolte.

Aux succès maintenant ! Quelques reines se perdent, et une des colonies sœurs devient orpheline. Oui, des reines se perdent, et pour des causes multiples. Permettez-moi d'en énumérer quelques-unes : 1° Mauvaise construction de la ruche : sous le coup de la chaleur et des variations hygrométriques, le bois travaille, se gondole : les reines passent et se rencontrent. J'ai échoué avec toutes les ruches fournies par le commerce : je ne réponds que de celles que je construis moi-même. 2° La séparation est propolisée ; les abeilles n'étant plus en communication d'odeur, une des reines est emballée et étouffée par les abeilles de la colonie voisine. 3° L'erreur des jeunes reines, qui au retour de leur vol nuptial sont plus exposées à se tromper d'entrée. 4° Quelques reines forcent le passage à travers la tôle perforée séparant le nid à couvain du grenier commun. Presque toujours, les reines qui vous jouent ce mauvais tour sont des reines mal conformées, vieilles.



Fig. 14. — RUCHER DE M. L'ABBÉ BOUSSARD DANS LE DOUBS

infécondes. Une reine de ce genre eût donné une colonie faible qu'il aurait fallu réunir en automne à une autre. Avec le système Wells, la réunion se fait sans que vous vous en occupiez, naturellement et sans bataille. Le mal devient un bien et il ne vous reste plus que de bonnes reines et des populations très fortes.

Voilà bien des points noirs — et je ne les ai pas signalés tous. Ces maux ne sont pas incurables. A la sagacité de chaque apiculteur d'y apporter le remède qu'il jugera le meilleur.

Malgré toutes ces ombres, je reste chaud partisan du système Wells. Les avantages dépassent de beaucoup les inconvénients. La production est énormément supérieure à celle des ruches isolées. En hiver, la consommation est réduite au minimum, et l'élevage du couvain est très précoce.

Ajouterai-je qu'une ruche jumelle ne coûte pas plus comme main-d'œuvre qu'une ruche simple, que certaines visites et certaines manipulations sont bien simplifiées, etc., etc.

Certes la méthode n'est pas à conseiller à des gens inexpérimentés. C'est le *summum* de l'apiculture intensive, qui restera l'apanage de l'industriel ou des amateurs qui pourront donner des soins assidus, intelligents et persévérants.

C'est vous dire combien font sourire ces réclames à outrance : Révolution en apiculture : Fédération de toutes les colonies d'un rucher ; grenier continu, indéfini, commun à tout le rucher. Si vous trouvez — et à bon droit — qu'il est déjà si téméraire de faire sympathiser deux colonies seulement, à quelles impossibilités ne se buttera-t-on pas, si on entreprend d'*harmoniser sur toute la ligne*, 4, 6, 8 et 10 colonies simultanément ? Ici, les difficultés croissent en progression géométrique. C'est vouloir trop forcer la nature. Le succès de hasard obtenu aujourd'hui n'assure pas celui de demain, et il ne faut jamais déduire une loi d'un seul fait ou de quelques faits particuliers. Le vrai et le bien se tiennent dans les justes milieux. La méthode Wells, comme toutes les méthodes fédératives de quelque nom qu'on les décore, n'a qu'un seul principe et un seul but : obtenir dans le grenier commun le plus grand nombre d'ouvrières possible. Or, que parmi les reines fédérées il s'en trouve une seule, vieille, malade, peu féconde, ou remplacée naturellement, et toutes les chances et raisons de succès tombent ; il ne vous reste que les inconvénients et les difficultés du système.

Plusieurs visiteurs ont été très étonnés du grand nombre de mes colonies, la photographie est loin de les représenter toutes. Certains lecteurs de la *Revue* auront peut-être le même sentiment. Qu'ils se rassurent ! la flore du pays n'est pas surchargée d'abeilles, au contraire. Huanne, situé sur la ligne de partage des eaux du Doubs et de l'Ognon, se trouve au centre de cinq vallons formés par le mont Martin, le Patibulaire, le mont d'Adam, le mont du Ciel et Bec Oiseau. Des prairies naturelles immenses, le sainfoin, l'acacia, les tilleuls plus que séculaires du vieux manoir de Montmartin offrent, dans la bonne saison, une picorée vaste, abondante et variée. Ce ne sont jamais les fleurs qui manquent, c'est le temps favorable et la miellée.

Pardon de ces longueurs, c'est le premier essai d'une bien vive reconnaissance pour toutes les lumières puisées dans la *Revue* et la *Conduite du Rucher*.

1^{er} décembre 1896.

L'abbé V. BOUSSARD
Curé d'Huanne-Montmartin (Doubs).

EXPÉDITION D'ABEILLES AU CHILI

Au Directeur de la *Revue*

Je viens de recevoir des nouvelles des deux colonies d'abeilles que j'ai expédiées au Chili et vous envoie l'accusé de réception du destinataire ⁽¹⁾, pensant que cela vous intéressera de savoir comment elles sont arrivées.

La ruchette de transport avait une séparation dans le milieu et chaque famille occupait cinq cadres, dont trois grands et deux demis intercalés. Les grands cadres avaient à peu près le tiers garni de miel, les demi-cadres étaient entièrement pleins et toute la nourriture était bien operculée. J'avais placé un grand cadre contre chaque paroi et un troisième au centre, séparé des deux autres par deux demi-cadres, ce qui laissait entre les grands cadres et sous les demi-cadres la place pour le groupement des abeilles et leur donnait ainsi plus d'élasticité en cas de choc.

Les cadres étaient bien fixés, de façon à éviter le ballottement, tout en restant libres une fois le dessus enlevé. Dans la paroi de derrière de la ruchette, à chaque colonie, à droite et à gauche du cadre du milieu, se trouvait un trou d'aération de 25 millimètres, garni de toile métallique, correspondant au trou-de-vol, qui était de toute la largeur de la ruchette et fermé par un treillis métallique mobile. Le trou de vol avait 30 mm. de hauteur.

Le dessus de la ruchette consistait en un châssis grillagé. Une petite séparation sur le tablier fermait la communication entre les deux colonies par les trous de vol. Trois arceaux en fer placés sur la ruchette empêchaient de mettre des colis qui eussent gêné la circulation de l'air. J'avais adapté un petit crochet, afin qu'on puisse dégager par le trou de vol les abeilles mortes.

L'expédition a réussi malgré la distance, mais une précaution que j'avais indiquée n'a pas été observée, c'était, en mettant de l'eau tous les deux jours, d'enlever les mortes; il y aurait eu bien moins de mortalité s'il n'y avait pas eu la putréfaction des cadavres.

Les abeilles que j'ai fournies sont des croisées carnioliennes avec reines du mois de septembre. L'année dernière la ruche qui m'a fait les reines était déjà une croisée et les bourdons pour la fécondation purs carnioliens : il n'y en avait plus d'autres et j'ai obtenu des trois quarts sang qui vont très bien dans celles qui me restent.

Bellevue (Genève), 3 décembre.

L. DELAY

Voici un extrait de la lettre communiquée par M. Delay :

Il y a neuf jours est arrivé ici M. O. C. m'apportant deux ruchées d'abeilles provenant de votre établissement de Bellevue. Elles étaient en assez bon état, quoique le nombre d'abeilles y fût réduit peut-être au tiers de celles que vous y aviez mises. Le reste se trouvait mort sur le tablier de la caisse, qui n'a pu être ouverte pendant toute la durée du voyage.

Aussitôt qu'elles sont arrivées dans ma propriété près d'ici, j'ai fait ouvrir et nettoyer les ruchées, en les transvasant peu après dans des ruches Dadant, avec un rayon de couvain operculé et un autre de miel (nous som-

(1) On en trouvera plus loin un extrait. — *Réd.*

mes ici maintenant à une vingtaine de jours avant la grande récolte). Les deux ruchées prospèrent ; les reines se sont beaucoup développées et ont déjà commencé leur ponte. Donc on peut considérer le voyage comme réussi.

Pendant la traversée, qui a duré 36 jours, M. C. a eu soin de donner de l'eau aux abeilles tous les deux jours. Du reste elles ont fait le voyage dans la glacière aux légumes, où il y avait peu d'air peut-être, mais en échange une température uniforme de 8 à 9°

Maintenant, je dois à mon tour vous demander un renseignement ; les abeilles que mon associé vous avait demandées étaient des lombardes ⁽¹⁾, c'est-à-dire des italiennes. Le but que je me proposais était de croiser les nôtres avec un sang nouveau. Celles que vous m'avez envoyées sont plus noires et un tant soit peu plus grandes. Dans le peu de temps que j'ai pu les étudier, elles m'ont paru plus portées pour le travail et sachant mieux se défendre contre les pillardes. Lors même que la race que vous m'avez envoyée n'est pas l'italienne c'en est une bonne et je pense que le métissage me sera très utile ⁽²⁾, etc.

Santiago (Chili). 26 octobre.

A. C. A.

CUIQUE SUUM

Cher Monsieur Bertrand,

Je viens de lire dans la *Revue* de novembre la description d'une manière d'accrocher par des clous les fils de fer dans les cadres. L'idée en est attribuée à M. Maigre, tandis que je l'ai déjà émise en 1892, comme tous mes catalogues en font foi ; vous trouverez dans celui que je vous envoie, page 19, la figure d'un cadre ainsi monté.

Je n'ai pas, du reste, poussé à cette méthode de fixer le fil, car toutes les personnes n'étant pas également adroites le résultat risque, malgré la simplicité du tour de main, de ne pas être toujours aussi bon qu'on espérait.

Je profite de l'occasion pour signaler l'abus que l'on fait du métal dans les ruches en France. Mon avis est basé sur les observations très justes de vrais apiculteurs, qui estiment que « moins l'on met de métal dans une ruche, mieux l'on s'en trouve. »

Agréez, etc.

Paris, 11 décembre.

RAYMOND GABRIEL.

CRITIQUE DE CERTAINES INNOVATIONS dans la construction des ruches

Au Directeur de la *Revue*,

La ruche à cadres impropolisables de M. Maigre décrite dans la *Revue* de novembre ne me paraît pas avoir des avantages sur notre ruche, telle que vous l'avez décrite avec feuillures pour le support des cadres, système que l'on peut rendre très facilement impropolisable si la propolis est réellement un inconvénient.

(1) Les abeilles d'origine européenne qui sont maintenant répandues dans tout le Chili proviennent de ruches importées de Lombardie en 1834 par un Chilien, Don Fabricio Larrain. — *Réd.*

(2) On sait qu'en effet le croisement des Italiennes et des Carnioliennes donne d'excellentes ouvrières, actives et rustiques, qui valent encore mieux que les Italiennes pures, du moins dans nos régions de l'Europe centrale. — *Réd.*

Pour ce qui est de la chaleur, il reste à la ruche à feuillures amplement assez de bois pour maintenir la chaleur nécessaire, soit 22 $\frac{1}{2}$ mm. devant et 37 $\frac{1}{2}$ derrière, plus l'épaisseur des têtes du chapiteau, ce qui fait en plus 15 mm. de chaque côté.

Ces porte-cadres en métal, avec les entailles dans les parois pour les recevoir, présentent un inconvénient. Il arrive souvent que des rayons sont plus épais que d'autres, en haut principalement, et qu'à moins de se donner le travail de les trier on doit laisser légèrement plus d'espace aux uns qu'aux autres. Si l'entaille recevant le crochet est plus grande que la grosseur de celui-ci, les abeilles rempliront le vide de propolis ; si l'entaille est juste il faudra remettre les cadres tels qu'ils ont été bâtis pour chaque ruche, et pour l'apiculteur qui a un certain nombre de colonies la chose devient impossible : une grande partie des cadres ne pourront retourner à leur place et le crochet restera saillant sur la paroi. Ensuite, le maniement des cadres deviendra difficile quand il faudra tenir par ces crochets une certaine quantité de cadres pleins de couvain, pollen ou miel. Puis, forcément, les dits crochets, plantés en bois debout, devront s'ébranler très vite par l'effort qu'ils subiront dans le maniement et au bout d'un certain temps il y aura beaucoup de cadres hors d'usage, parce que les crochets ne tiendront plus — sans compter les cadres fendus en plaçant les crochets la première fois, malgré toute l'adresse de l'ouvrier.

Pour la hausse, je ne vois pas l'avantage de ce changement de mesures permettant de lier deux cadres l'un sur l'autre, car si une colonie a besoin d'un complément de nourriture pour l'hiver, c'est qu'elle est déjà dans le haut des rayons et de simples cadres de hausse bien garnis, placés de chaque côté du nid, valent mieux qu'un grand formé de deux demis ; la colonie prendra bien plus facilement la nourriture dans le haut que dans le bas. Quand j'ai mis des cadres de sucre en grands cadres, le haut était mangé, mais le bas restait ; depuis que je l'ai fait dans des demi-cadres tout était mangé et dans les cadres vides ou à peu près il y avait des commencements de bâtisses, tels que j'en ai exposé à Genève. J'ai la conviction que des cadres de hausse valent mieux que des grands comme complément de provisions, pourvu qu'il y ait dans le milieu de la ruche des cadres à couvain pour le développement de la colonie au printemps.

Quant aux tabliers à coulisses que l'on peut tirer de derrière, je n'en crois pas le nettoyage plus facile, sauf le maniement de la ruche, mais, en revanche, on ne peut nettoyer facilement les coulisses, tandis qu'il est très simple, avec notre ruche à tablier emboîté, d'enlever la caisse pour la poser sur un tablier de rechange propre et bien sec. Il arrive souvent qu'un tablier de ruche est mouillé, c'est donc nécessaire de le faire sécher avant de s'en servir pour l'hivernage, surtout s'il n'est pas peint. La couche de peinture empêche beaucoup l'humidité du sol de traverser et il faut se garder de percer les trous d'aération dans le tablier, l'air chaud de la ruche pompant l'humidité du sol au-dessous, tandis que l'aération dans la paroi de derrière établit avec le trou-de-vol un courant horizontal qui ventile le bas de la ruche et la sèche. Il sera bien difficile d'avoir des tabliers de rechange avec le système à coulisses. Les nôtres ferment bien la ruche, puisque celle-ci repose dessus (dans nos ruches à pieds le tablier est serré contre la caisse au moyen d'arrêts), tandis qu'avec un tablier à coulisses il faudra du jeu pour la manœuvre et les abeilles le propoliseront ; s'il ferme hermétiquement, il ne pourra plus se tirer.

Agréez, etc.

Bellevue (Genève), 7 décembre.

L. DELAY.